

Recherches sociographiques



Paul WYCZYNSKI, *Émile Nelligan, sources et originalité de son oeuvre*

Clément Lockquell

Volume 2, numéro 1, 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055069ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055069ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lockquell, C. (1961). Compte rendu de [Paul WYCZYNSKI, *Émile Nelligan, sources et originalité de son oeuvre*]. *Recherches sociographiques*, 2 (1), 111–113.
<https://doi.org/10.7202/055069ar>

COMPTES RENDUS

Paul WYCZYNSKI, Emile Nelligan, sources et originalité de son oeuvre,
Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960, 343 p.

Dans son histoire de la littérature canadienne-française, monsieur Gérard Tougas résume ses considérations sur Nelligan en écrivant : "Au fond, Nelligan est le plus Canadien des poètes". La mémoire que j'ai conservée des oeuvres de Nelligan n'a jamais provoqué chez moi une semblable impression. La thèse de monsieur Paul Wyczynski ne corrige guère mes réminiscences.

Dans une étude de 350 pages, monsieur Paul Wyczynski remonte aux sources qui ont inspiré l'oeuvre de Nelligan. Il s'est également donné pour mission de nous en montrer l'originalité. Après une lecture attentive de cette somme, je dois avouer que ma conviction n'a guère été ébranlée. Pour ce qui est des influences, elles sont relativement faciles à repérer, et monsieur Wyczynski y a consacré un travail de bénédictin et d'archiviste.

Je ne sais pas si la génération actuelle lit beaucoup les poèmes du chantre de "La romance du vin" (j'en doute!). Il reste que les analyses de monsieur Wyczynski, qui sont à la fois exhaustives et intelligentes, relèvent surtout de l'analyse littéraire — et également littérale — et du panégyrique. Mais quand on étudie Nelligan (nul n'en a parlé avec plus de tact et de finesse que monsieur Luc Lacourcière), ce n'est jamais sans un certain scrupule de déflorer une réputation solidement établie au moins dans les écoles et les facultés des lettres. Qu'avant sa vingtième année, un jeune homme ait signé une telle quantité de poèmes, cela ne peut d'abord que provoquer l'admiration. Cette admiration subsisterait-elle si nous ignorions l'âge de l'auteur ? Sous peine d'être taxé d'injustice, je ferai abstraction dans les quelques remarques suivantes de la jeunesse de Nelligan.

Monsieur Paul Wyczynski dispose assez facilement de l'opinion de certains critiques littéraires qui ont accusé Nelligan d'avoir négligé le coloris local au profit du vague et de l'universel. (Je reste rêveur quant au rapprochement du vague et de l'universel!) Il n'est pas peu satisfait d'écrire : "Mais quelle surprise agréable de reconnaître dans cet universel, une âme, une société, un pays que le poète ne nomme pas. Nous pensons comme spontanément à la récitation du chapelet si répandue au Canada français, récitation qui se joint admirablement aux rythmes des sentiments des catholiques de n'importe quel pays". Devons-nous comprendre qu'il considère cela comme l'expression synchrétique idéale d'une réalité religieuse et sociale quotidienne et d'une intention de dépasser une singularité qui serait para-poétique ? Nous n'en sommes pas convaincu. Et par contre, nous sommes persuadé que Nelligan, de par son tempérament même, devait fatalement se livrer aux influences extérieures. Ses maigres rêves semblent conditionnés par les expériences des autres. Seulement, ces autres sont la plupart du temps moins des hommes de sa génération et de sa communauté que ses lectures et les conversations qu'il a entretenues avec ses amis au sujet de leurs propres lectures et de leurs propres connaissances des oeuvres d'art. La thèse de monsieur Wyczynski nous offre un parallèle constant entre la plupart des poèmes de Nelligan et ceux des poètes français ou canadiens qu'il a lus ou dont il a entendu parler. Le commentateur ne peut s'empêcher de répéter à propos des comparaisons qu'il nous propose les termes de : imitation, inspiration (au sens d'imposition du sujet et des rythmes), parenté spirituelle et prosodique, similitudes, coïncidences,

moule... à tel point que le lecteur se sent mal à l'aise et qu'il est invité non plus à relire Nelligan, qu'il avait d'ailleurs fort peu fréquenté, mais à le reléguer au plus haut rayon de sa bibliothèque. Il peut même se demander si Nelligan n'a pas été chez nous le poète qui a le plus pastiché ses auteurs de prédilection. Son tempérament peut expliquer cette inclination et ce résultat. Nelligan est une imagination sensibilisée, semble-t-il, plus à la chose écrite qu'à la chose réelle. Très tôt réfugié dans sa mémoire, il paraît reproduire presque automatiquement, pour ne pas dire inconsciemment, des thèmes, des termes et des métriques qu'il renouvelle plutôt rarement. Le lecteur moyen, et même le liseur professionnel qui n'a jugé ni bon ni utile de prospecter les sources de Nelligan, peuvent le considérer comme un transcripateur, de grand talent, il est vrai! Monsieur Wyczynski nous force à constater que presque chaque pièce de notre poète peut se rapporter à un autre poème signé de Rimbaud, de Verlaine, de Rollinat, de Gregh, de Viélé-Griffin, de Millevoye, de Rodenbach, d'André Chénier et de moindres astres. A ce compte, peut-il être question de véritable originalité? Monsieur Wyczynski laisse entendre que les oeuvres de Nelligan sont totalement signées d'un moi authentique. Mais son effort porte surtout sur le relevé des dettes de Nelligan et beaucoup moins sur ce qui dans l'activité poétique pourrait être un commencement absolu. Ajoutons que le labeur de monsieur Wyczynski est scientifiquement accompli et qu'il laisse parfois le lecteur de sa thèse qui y trouve une multitude de références dont un certain nombre n'apparaissent pas nécessaires.

Il est tout de même assez extraordinaire qu'un poète adolescent ait su transposer dans une musicalité assez séduisante ses souvenirs de lectures. Mais en même temps, cette docilité à ses maîtres permet peu qu'on parle à son sujet de véritable authenticité. "Le vaisseau d'or" lui-même, qui est peut-être le sommet de l'oeuvre de Nelligan, trahit encore les ascendances littéraires de son auteur. Il ne s'agit pas, bien entendu, de copie, dans le sens strict, mais de mimétisme. On est tenté de croire que des activités propres au poète comme telles, c'est encore celle de la vision personnelle de l'univers et de la société qui fait le plus défaut à Nelligan. Le monde spirituel, il l'a vu, pour une bonne part, à travers Louis Dantin. Le monde extérieur, il ne l'a guère connu que dans les pages des grands romantiques, des parnassiens et des symbolistes français. Si nous hésitons à écrire que les poèmes de Nelligan sont des annotations lyriques de ses lectures poétiques, ce n'est que par crainte de désavouer l'ancien plaisir de nos lectures de collège. Mais, hélas, nous avons vieilli. Monsieur Wyczynski, qui se révèle un dépisteur excellent des emprunts de Nelligan, a-t-il bien mis en valeur la tonalité qui serait propre à Nelligan? La meilleure partie de son ouvrage se trouve au chapitre intitulé : Le secret musical.

Un sociologue et un historien chercheraient en vain chez Nelligan le miroir d'une des époques de notre évolution. Un psychologue y réussirait-il moins mal? Ce qui est instructif et impressionnant dans la thèse de monsieur Wyczynski, c'est qu'elle établit un inventaire aussi exhaustif que possible de ce que Nelligan doit à ses prédécesseurs immédiats qui ont illustré le mal du siècle, spécialement en France. Le mérite principal de Nelligan est d'avoir ressenti une inquiétude analogue à celle de ses modèles même si, parfois, on incline à croire qu'elle est plus littéraire qu'enracinée dans les profondeurs de l'esprit. Ce n'est pas dévaluer Nelligan que de dire qu'il n'a pas atteint à la grande poésie et qu'il est une petite âme (sans acception péjorative). Motivé surtout par l'actualité littéraire et artistique, il en fait la matière d'un journal personnel "musical". Une science assez étonnante des modulations poétiques est également à souligner chez lui. Vu la courte période pendant laquelle Nelligan a écrit son oeuvre, ce n'est donc pas un reproche que d'affirmer qu'elle est d'un esprit adolescent. D'autre part, il ne faut pas oublier que le matériau immédiat du poète n'est pas l'expérience quotidienne mais cette expérience purifiée de circonstances trop locales et trop temporelles.

L'aventure poétique de Nelligan ne diffère-t-elle de celle des autres chantres de son époque que par certains bonheurs d'expression et une plus grande luxuriance d'images? En tout cas, il prouve que la rhétorique plus que l'expérience intérieure profonde a séduit toute une génération de nos écrivains. Il

est difficile de souscrire à la remarque finale de monsieur Wyczynski : "Son effort comparé à ceux des autres poètes canadiens-français fait voir en Nelligan un poète de génie qui domine son époque d'une manière incontestable". Il est vrai qu'après Crémazie, Fréchette et Chapman...!

Clément LOCKQUELL, é.c.

Faculté de Commerce,
Université Laval.

Ecrits du Canada français, VIII, Montréal, 1961, 337 p.

Au stade actuel de la création littéraire et de la discussion des idées dans notre milieu, les Ecrits du Canada français jouent un rôle nécessaire et unique : faire prendre un contact direct avec les expressions les plus récentes de la littérature canadienne-française qui autrement demeureraient ignorées. Bien que leur formule les apparente de loin aux Oeuvres libres françaises, ils ont un caractère original. Ni revue littéraire, ni revue scientifique, au sens strict, ces cahiers périodiques sont par eux-mêmes un acte de découverte. Dans la "Présentation" du premier numéro, les Ecrits déclaraient qu'ils voulaient permettre "le dégagement des tendances et des formes les plus actuelles de notre production littéraire" et qu'ils aborderaient aussi "l'étude des grands courants de pensée actuels", contribuant ainsi, par la publication d'essais d'intérêt général, "à l'examen des questions disputées qui sont la nourriture de tout humanisme".

Depuis leur création, en 1954, les Ecrits ont été fidèles à cet objectif. En outre de textes d'imagination inédits — poèmes, nouvelles, romans, pièces de théâtre —, dont plusieurs sont de très haute qualité, ils ont publié quelques essais sur des thèmes historiques ou contemporains qui rejoignent des préoccupations profondes de notre collectivité : de Roger DUHAMEL, "La politique étrangère du Canada" (II, 1955); de Michel BRUNET, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française" (III, 1957); de Maurice TREMBLAY, "Réflexions sur le nationalisme" (V, 1959). Le huitième volume, à lui seul, contient deux nouveaux essais de ce type : de Pierre CHARBONNEAU, "La Couronne : Essai sur les Canadiens français et la démocratie" (9-53); de Marcel RIOUX, "Visions tragiques et optimistes de l'histoire" (233-257). En cours de route, les Ecrits ont eu la judicieuse idée d'inclure dans leurs nouveautés des textes déjà anciens, tout au moins oubliés, que l'on peut considérer comme des "classiques" de la littérature canadienne : ainsi, les "Trois textes sur la liberté et la guerre" d'Olivar ASSELIN (VI, 1960) et les "Souvenirs de prison" de Jules FOURNIER (VII, 1960). Le dernier cahier ajoute à cette liste, à notre étonnement et sûrement à notre amusement, un troisième texte de nature analogue, — non pas un "classique" celui-là, mais un inédit (et c'est peut-être mieux ainsi!) : des extraits des "Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses" (259-337), qui doivent retenir un moment l'attention.

Il existe déjà une bibliographie importante sur Pierre de Sales Laterrière. L'abbé H.-R. Casgrain, qui avait pris connaissance du manuscrit des Mémoires, publia en 1860 une brochure sur La famille de Sales Laterrière qui utilisait certaines archives de cette famille de 1800 à 1870 et une partie des Mémoires encore inédits. Ceux-ci, en 1872, passèrent entre les mains d'Alfred Gameau qui en corrigea la rédaction. Ils furent publiés, en 1873, à cent exemplaires, par les soins de C.A.P. Pelletier, futur lieutenant-gouverneur de la province de Québec (1908-1911), qui avait épousé une des filles de Marc-Pascal, fils de Laterrière. Benjamin Sulte, dès 1888 et par la suite, s'en prit à la véracité des Mémoires en des articles qui furent plus tard intégrés à sa monographie sur Les Forges Saint-Maurice, publiée en 1920.